

Al Atlal

Chant pour ma mère

Cie Sonnets

Ibrahim Nagi / Oum Kalsoum

Norah Krief / Frédéric Fresson

**Du 21 avril au 17 mai 2020 | La Colline Théâtre
National au Petit Théâtre | Paris (75)**

- Les mardis à 20h
- Les samedis et dimanches à 16h

Dans le cadre de Trilogie des secrets composée de Al Atlal Chant pour ma mère de Norah Krief, Et pourquoi moi je dois parler comme toi ? de Anouk Grinberg et CURTAIN CALL! de Judith Rosmair.

PRODUCTION / DIFFUSION

RUSTINE, Bureau d'accompagnement artistique

Jean-Luc Weinich | 06 77 30 84 23

contact@bureaurustine.com | www.bureaurustine.com

SERVICE DE PRESSE ZEF

Isabelle Muraour | 01 43 73 08 88

Emily Jokiel | 06 78 78 80 93

contact@zef-bureau.fr | www.zef-bureau.fr





Photographie © DR

NOTE D'INTENTION

À l'amour, aux pays, aux regrets, aux ruines de la vie

Quand Wajdi Mouawad m'a proposé de chanter un extrait d'*Al Attal*, ce long poème d'Ibrahim Nagi interprété par Oum Kalsoum, c'était en janvier 2016 dans la pièce *Phèdre(s)* mise en scène par Krzysztof Warlikowski.

En écoutant cette chanson, j'ai eu une montée de nostalgie.

Je revoyais ma mère concasser au mortier son café, le moudre fin comme de la farine me disait-elle, le mettre dans sa *zazoua* sur le feu doux du *kanoun*, ajouter une goutte d'eau de fleur d'oranger, tout ça dans notre jardin de banlieue parisienne. Elle restait concentrée, surveillant avec vigilance le frémissement du café qui dégageait une arôme de noisette grillée. Et c'était long, ça bouillait lentement, elle retirait, et remettait la *zazoua* sur le feu tout en écoutant Oum Kalsoum sur le tourne-disque de la maison.

J'étais trop jeune pour comprendre ce que représentait ce moment qui s'étirait dans l'après-midi, et ce besoin essentiel qu'elle avait de passer quelques heures avec Oum Kalsoum. L'amour perdu, le regret, le pays, ces mélodies orientales, cela ne me parlait pas.

Cette langue, l'arabe, diffusée à plein volume dans le jardin, m'agressait, je ne la comprenais pas et la rejetais.

Je pense que j'avais honte au plus profond de moi, je cherchais plutôt comment m'intégrer à l'école, et surtout comment faire avec le regard des voisins, ça c'était fondamental.

Aujourd'hui j'ai besoin de chanter ce poème en entier, de retrouver la langue arabe et je décide d'en faire un temps de représentation, de concert, de théâtre musical.

*Je ne parviens pas à t'oublier toi qui m'avais séduite
par tes discours si doux et raffinés...
Mais où est donc passé cet éclat dans tes yeux...
Mon désir de toi me brûle l'âme, et le temps de ton absence
n'est que braises cuisantes...
Rends-moi ma liberté et brise mes chaînes, je t'ai tout donné et
il ne me reste plus rien...*

Le poème est écrit au présent, son adresse est directe, active et revendique la liberté avec exigence. En 1960, Oum Kalsoum chante devant le peuple égyptien et devant tout le Moyen-Orient en invitant les femmes à ôter leur voile. Ma mère était juive et n'en portait pas, mais vivait au quotidien avec une grande liberté.

Et c'est maintenant que la voix inouïe d'Oum Kalsoum et ses modulations orientales me fascinent, ainsi que sa façon d'instaurer un rituel avec le public, d'être dans une interaction constante avec lui. Ses improvisations mélodiques et sa joie à chanter la nostalgie participent de ma nécessité à construire cette proposition personnelle.

Al Atlal signifie *Les Ruines*. Il raconte les vestiges d'un amour et le rêve d'un pays perdu. Il résonne en moi, et je demande à l'écrivain et dramaturge Wajdi Mouawad d'échanger et mettre en dialogue avec ce poème, avec ce chant une dramaturgie qui comprendrait des lettres adressées à ma mère, des témoignages de personnes qui ont vécu l'exil.

Je commencerai à chanter *Al Atlal* pour ces témoins, grâce à eux.

Je chanterai le pays perdu, les parents disparus, le plaisir et besoin de faire ressurgir ces souvenirs, ces odeurs sensuelles et érotiques.

On pourrait servir le café de ma mère, du thé à la menthe...

Depuis des années, je travaille avec Frédéric Fresson, pianiste et compositeur (avec qui nous avons créé notamment le spectacle *Les Sonnets de Shakespeare*). C'est à lui que je confierai la direction musicale. La musique de ce poème sera interprétée par un trio de musiciens multiinstrumentistes. Ces musiciens nous guident : Mohanad Aljaramani, percussionniste et oudiste formé à la musique orientale et classique au conservatoire de Damas et Lucien Zerrad, musicien et producteur aimant croiser les musiques du monde. Des artistes avec lesquels échanger partager et inventer un terrain de jeu singulier.

Norah Krief

DISTRIBUTION

Un projet de **Norah Krief**

D'après le poème d'**Ibrahim Nagi** chanté par **Oum Kalsoum** sur une musique de **Riad Al Sunbati** en 1966

Avec **Norah Krief**, **Frédéric Fresson** ou **Antonin Fresson**, **Lucien Zerrad** et **Mohanad Aljaramani** ou **Hareth Mhed**

Écriture et dramaturgie **Norah Krief** et **Frédéric Fresson**

Création musicale **Frédéric Fresson**, **Lucien Zerrad** et **Mohanad Aljaramani**

Collaboration artistique **Charlotte Farcet**

Traduction **Khaled Osman**

Regard extérieur **Éric Lacascade**

Création lumière **Jean-Jacques Beaudouin**

Scénographie et costumes **Magali Murbach**

Création son **Olivier Gascoin** avec **Yohann Gabillard**

Collaboration live et machines **Dume Poutet** aka (**Otisto 23**)

Coaching chant oriental **Dorsaf Hamdani**

Remerciements à **Wajdi Mouawad**, **Christine Angot**, **Marie Descourtieux**, directrice des actions culturelles de l'Institut du Monde Arabe.

Production **La Comédie de Valence**, **CDN Drôme-Ardèche** ; **Compagnie Sonnets** Coproduction **Comédie de Béthune**, **CDN**

Avec le soutien de la **DRAC Île de France** ; de **La Colline - théâtre national** ; de l'**Institut Français Royaume-Uni**

Spectacle créé en mai 2017 au **Festival Passages** à Metz et au **Festival Ambivalence(s)**, Valence



© Jean-Louis Fernandez

LETTRE 1

Chère maman, Ma petite mère,

Comme j'aimerais te serrer encore dans mes bras, te caresser les cheveux. Je cherche la liberté, la poésie, la fantaisie que tu as toujours eues, mais je me sens pauvre et vaine.

Je te revois concasser au mortier ton café, le moudre fin comme de la farine tu me disais, le mettre dans ta zazoua sur le feu doux du *kanoun*, ajouter une goutte d'eau de fleur d'oranger ; tout ça dans notre jardin de banlieue parisienne, devant la maison, à genou, soufflant sur les braises, ou remuant ton éventail tunisien, sifflotant, tranquille, à la recherche de sensations de plaisir. Tu restais concentrée, surveillant avec vigilance le frémissement de ton café qui dégageait un arôme de noisette grillée. Et c'était long, ça bouillait lentement, tu retirais, tu remettais la *zazoua* sur le feu tout en écoutant ta musique orientale sur le tourne-disque de la maison.

Parfois tu t'allongais sur l'herbe, et tu rêvais bercée par ces chants arabes qui s'échappaient des fenêtres grandes ouvertes du pavillon.

Ô maman, chère maman, j'étais trop jeune pour comprendre ce que représentait pour toi ce moment qui s'étirait dans l'après-midi, tu écoutais pendant des heures ces chansons et tu vivais ailleurs dans un monde sans vraiment m'y inviter.

Le pays perdu, les regrets, l'amour perdu, cette nostalgie et ces mélodies orientales, cela ne me parlait pas.

Cette langue, l'arabe, diffusée pour moi, à plein volume dans le jardin, m'agressait. Je ne la comprenais pas et je la rejetais. J'avais honte au plus profond de moi, et je cherchais surtout comment faire avec le regard des voisins. Ça c'était fondamental. Reviens maman ! J'aurais dû apprendre l'arabe avec toi !

Je n'ai pas voulu, je n'ai pas pu, ça me dégouttait, l'arabe me faisait peur, je te disais ça m'angoisse, ça m'angoisse

Le saule pleureur, cet arbre gigantesque qui trônait au milieu du petit jardin, c'est pour lui que tu as voulu habiter ce petit pavillon, il te rappelait ton laurier rose de la maison de Tunis.

Et bien, un jour d'automne, cet arbre perdait ses milliers de feuilles, et les voisins avaient sonné chez nous un matin, tu te souviens ?

Ils disaient que les feuilles tombaient sur leurs voitures et les oxydaient. Alors je jetais un coup d'œil sur leurs voitures et j'essayais d'empêcher de toutes mes forces les petites feuilles de tomber là où il ne fallait pas.

Et un soir que je rentrais de l'école, le jardin était encombré de toutes les branches du saule. C'était les voisins qui les avaient coupées puis jetées dans notre jardin.

C'était devenu comme une forêt dans laquelle j'ai dû me glisser pour atteindre la porte. Et j'ai fini par te voir à travers cette forêt, assise sur un bout de branche, sirotant ton café. Tu m'as dit : – *Laisse courir, on fait avec*. Et moi je ne voulais pas

faire avec, c'était impossible, je voulais qu'on soit comme les autres, maman. Ton arbre cela faisait longtemps que l'on nous disait qu'il dépassait trop, qu'il débordait, qu'il en imposait. Et le voilà devenu comme un mâ, tout riquiqui, et nous immobilisés à terre, par l'abondance de ses branches. Moi je me demandais comment j'allais retourner à l'école à côté... Tout le monde avait vu la punition qui nous avait humilié, à ne pas respecter les réglementations.

Et puis tu n'as jamais voulu mettre les rideaux transparents blancs !... Pourquoi ? On aurait dû aller chercher le tissu, poser les tringles, aller chercher les anneaux, un temps considérable. Ces rideaux blancs que tout le monde avait !

Et cette musique arabe qui gémissait, qui hurlait de la fenêtre ouverte.

Reviens maman ! J'ai oublié de l'apprendre l'arabe avec toi !

Je n'ai pas voulu

Reviens un peu maman, j'ai oublié d'apprendre le couscous aussi, avec toi Comme tu le faisais bien, pourtant je me souviens je t'aidais parfois, tu me disais *on va mettre les épices*, le curcumin, *on va préparer la kemia*, c'était trop bon, avec les navets crus marinés dans le citron ; et la harissa, et la méchouia avec les poivrons grillés dans la braise du kanoun. Les patatas bel kamoun. Mais il ne me reste plus rien de tout ça, je suis nulle, nulle. Je ne sais rien faire, même pas ton café et la zezoua est toute rouillée. Il y a des toiles d'araignées dedans, elle est dans la cave, et le vieux kanoun, il est dans la cave aussi.

Et maintenant j'ai envie de chanter en arabe !

Et quand je fredonne la chanson Al Atlal, que tu chantais dans le jardin, ma sœur me dit

– *Qu'est-ce que tu es occidentale !*

Ma petite mère j'ai envie d'être dans le jardin avec toi, avec le *kanoun*, quand tu mets les braises, maman.

J'espère que je ne t'ai pas blessée, mais je voulais tellement être française, pour que l'on ne puisse pas se moquer de nous.

À l'école, j'entendais : – *Oh, c'est sale chez les Krief, il n'y a pas de rideaux.*

Et maintenant je vais apprendre l'arabe, avec mon *accent occidental*, comme le dit ma sœur. Mais peut-être c'est trop tard, je n'y arrive pas, j'ai tellement voulu m'intégrer.

Aâ'tini 'hourryati oua 'tli' kya dayya, rends moi ma liberté, lâche mes mains, tu chantais.

Je t'ai tout donné, il ne me reste plus rien, tu chantais la séparation, la perte du pays, ta Tunisie, ta nostalgie. C'est ta chanson Al Atlal !

Ômaman, je t'ai forcée à mettre les rideaux, comme les voisins, les rideaux de banlieue. Reviens maman, j'ai oublié d'apprendre l'arabe avec toi ***Ya fouaadi***, ô mon cœur, ou est passé notre amour...

Je n'arrive pas avec le quart de ton : je l'entends, je crois, mais je n'arrive pas à le chanter

Perdu le pays, le mari et le fils. Pourquoi cette solitude, l'isolement ?

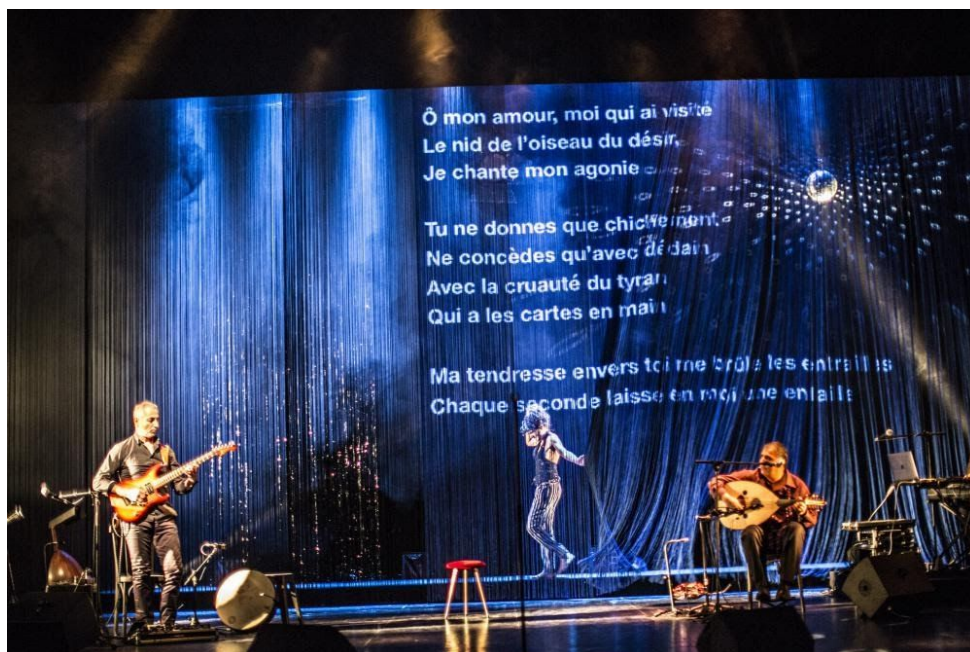
Comment te réveillais-tu le matin ? Et comment marcher dans la rue avec l'espoir ?

Maman, tu ne veux pas revenir pour m'apprendre à rêver sous le saule pleureur ?
Je veux retourner dans le jardin de Wissous... et boire ton café plein de marc amer
et d'eau de fleur d'oranger et écouter Oum Kalsoum à plein tube.

Tu sais j'ai un ami libanais qui m'a dit avoir fait la connaissance d'une juive orientale. Lorsqu'il a rencontré les parents de cette jeune fille, il s'est senti comme un étranger. Et l'unique lien qui les a rapprochés et réunis a été le chant d'Oum Kalsoum et la poésie d'Abdel Wahab.

Chère maman, comme tu me manques !
J'ai besoin de t'écrire et t'écrire encore, en sachant que je n'aurai jamais de réponse.

Norah



LETTRE 2

Chère maman

J'ai demandé à un ami de passer devant le 35 rue Éric Morlet devant notre maison de banlieue.

Eh bien, le saule n'est plus là, du tout, ils ont réussi à le déraciner....., ils ont dû faire appel à un engin spécial ; il était tellement gigantesque, le jardin est un parking maintenant.

J'ai vu sur les photos, il y a du gravier partout, à la place du saule il y a leur voiture, Et tu sais quoi maman, aux fenêtres, j'ai vu sur les photos, il y a des rideaux, oui, Maman, des rideaux, les fameux rideaux que je voulais absolument que tu poses aux fenêtres, et bien maintenant il y en a, c'est comme chez les autres maintenant, exactement, pareil !

Ô maman pardonne ! Pardonne ! J'ai honte de ne pas avoir été fière !

Tu me manques, j'ai peur de ce monde, de ce monde qui arrive, très vite, qui me submerge.

Qui m'opprime qui m'empêche de prendre le temps, ce temps qui s'étirait dans l'après-midi.

Ce temps du café, et ce temps des chansons, ce temps de la nostalgie, ce temps où tu discutais avec les amis, Ali qui habitait au rez-de-chaussée de la maison.

Avec sa barbe et son luth, tu l'hébergeais au rez-de-chaussée... Sa radio était toujours allumée.

Et on entendait l'arabe, avec des grésillements, j'avais honte avec les voisins, oui encore, maman, honte, oui, j'avais honte.

Ce temps où tu paraissais détendue, mais où tu avais le cœur serré. Un pincement au cœur. Déchirée tu étais, entre la Tunisie et la France, écartelée, entre un couscous et une béchamel, perdue, entre l'arabe et le français .Et tu me disais, je me souviens maintenant, tu me disais : « je suis en miettes ». « Je suis en miettes, je suis en miettes » tu disais... tu disais « il faut que je recolles les morceaux », « j'ai dû prendre un vaisseau spatial pour aller d'une planète à une autre ». Voilà ce que tu disais maman.

Tu étais dans un temps d'exilé, un temps, tu étais en suspens, toi. Toi ma maman. Un jour tu m'as dit : « on est des juifs Tunisiens, des juifs de Tunis et il ne faut pas en avoir honte, tu sais Norah, ton père et ta mère juifs de Tunis et mamie, le couscous, elle roulait elle-même la semoule ! » Oui d'accord, mais moi je ne sais pas rouler la semoule.

Maman, j'avais si peur de rester trop longtemps avec toi, j'avais peur partager trop de choses avec toi, parce que c'était pas mon monde, ton monde, c'était pas mon monde maman.

Ton monde c'était entre la Tunisie et la France, et papa c'était pareil ! Moi, je ne devais pas être confronté à ce choc, qui te rendait si fragile. Toi et papa, vous étiez fragiles. Vous étiez vulnérables.

Un jour de rentrée à l'école, je devais avoir 9 ans, j'étais terrorisée, comme tous les enfants, les maîtresses faisaient l'appel, et j'avais peur. À chacun des noms, il fallait se lever et dire présent. À Krief, je me suis levée, j'avais une petite robe avec des petites socquettes blanches.

Et des petits souliers vernis noirs. Il fallait se lever, et je me suis sentie tellement étrangère, tellement décalée, et je t'en voulais de m'acheter des habits comme ça,

Et puis, un autre jour, cette maîtresse avait dit tout fort, devant tout le monde, elle avait crié sur moi, j'avais dû être un peu dissipée, elle avait hurlé en me disant « Hé vous la fille des cavernes ! ». Je ne te l'ai jamais dit Maman ça. Je l'ai gardé pour moi toute seule. J'avais peur que tu ailles te plaindre...

Et puis, je me suis aplati les cheveux avec de l'eau, je les peignais jusqu'à ce que les boucles et l'épaisseur disparaissent de ces cheveux noirs indisciplinés, je les détestais. Et je me détestais.

Je t'en voulais, je ne te l'ai jamais dit... Mais oui, je t'en voulais. Je ne te parlais plus...

Oh pardonne-moi ! Pardonne

Norah

NORAH KRIEF

Chanteuse, comédienne

Comédienne, Norah Krief travaille avec Philippe Minyana, François Rancillac, Éric Lacascade, Guy Alloucherie, Florence Giorgetti, Jean-François Sivadier, David Lescot, Valère Novarina. En 2005, elle obtient le Molière du meilleur second rôle pour *Hedda Gabbler* mis en scène par Éric Lacascade.

Elle sera encore nommée aux Molières en 2008 et 2010.

Norah Krief découvre le plaisir de chanter en croisant la route de Yann-Joël Collin pour la création au Festival d'Avignon du *Henri IV* de Shakespeare. Dès lors, le chant occupera une place aussi importante que celle du théâtre. Elle constitue un groupe de musiciens (un bassiste, un batteur/accordéoniste, un pianiste-compositeur - Frédéric Fresson) groupe avec lequel elle réalise le disque *Les Sonnets* d'après Shakespeare, aboutissement d'une tournée de cent vingt représentations, dont le festival d'Avignon et le Théâtre de la Ville (2002 – 2004). Lorsque son chemin croise celui de François Morel, elle lui propose de lui écrire des chansons qui lui ressemblent. De cette collaboration naîtra *La Tête ailleurs* (2004–2006), deuxième récital et deuxième disque avec ses fidèles musiciens.

Membre du Collectif artistique de La Comédie de Valence depuis 2010, elle participe aux créations du Collectif. En 2014, elle crée une nouvelle version des *Sonnets de Shakespeare* sous la direction artistique de Richard Brunel au Théâtre de la Bastille. Elle est en tournée avec *Le Malade imaginaire* mis en scène par Michel Didym, *Revue rouge* sous la direction artistique d'Éric Lacascade et *Phèdre(s)* mis en scène par Krzysztof Warlikowski, créé à l'Odéon, Théâtre de l'Europe. Elle jouera en mai 2019 dans *Fauves*, la nouvelle création de Wajdi Mouawad à La Colline, théâtre national.

FRÉDÉRIC FRESSON

Musicien, chanteur, compositeur

Musicien, chanteur et compositeur au parcours éclectique, autant passionné de rock que de classique, de chanson que de chant traditionnel. Il travaille et compose depuis des années pour le théâtre : pour François-Louis Tilly, Jean-Pierre Vincent entre autres...

À la suite de la rencontre avec "La Nuit surprise par le Jour" et de sa collaboration aux différents spectacles dont *Henry IV* mis en scène par Yann-Joël Collin, il fonde la compagnie "Sonnets" avec Norah Krief et Pascal Collin avec lesquels il invente *Les Sonnets de Shakespeare* et *La Tête ailleurs* mis en scène par Éric Lacascade et *Les Challengers* avec Pascal Collin. Il se joint à d'autres aventures de théâtre : *Le Mariage de Figaro* et *Le Roi Lear* mis en scène par Jean-François Sivadier, la trilogie des trois Molières : *Le Bourgeois*, *la Mort* et *le Comédien* mis en scène par Éric Louis.

Il a créé *Irrégulière* avec Norah Krief, spectacle musical à partir des sonnets de Louise Labé et des textes de Pascal Collin en collaboration avec Michel Dydym et

Pascal Collin. Il a participé à la création de Yann-Joël Collin, *Le songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, aux ateliers Berthier.

Il participe en 2014 à la recreation des *Sonnets de Shakespeare*, sous la direction artistique de Richard Brunel. En 2016, il retrouve Norah Krief et Philippe Thibault pour *Revue rouge*, un spectacle sous la direction artistique et musicale d'Éric Lacascade et David Lescot, qui, comme les *Sonnets*, est actuellement en tournée.